

L'art magnifique de l'acteur

Retourner au théâtre après quelques semaines d'interruption, c'est retrouver avec un étonnement renouvelé l'art magnifique des grands acteurs, dans *Avis aux intéressés* de Daniel Keene mis en scène par Didier Bezace au Centre dramatique d'Aubervilliers ou dans *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov par Yves Beaumesne au Théâtre de la Colline.

MONIQUE LE ROUX

DANIEL KEENE

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Mise en scène de Didier Bezace
Théâtre de la Commune
d'Aubervilliers
jusqu'au 20 octobre

ANTON TCHEKHOV

ONCLE VANIA

Mise en scène d'Yves Beaumesne
Théâtre national de la Colline
jusqu'au 24 octobre,
en tournée jusqu'à fin janvier 2005

« des bases solides », à force de travail, de recherche sous la direction librement consentie d'un metteur en scène, mais aussi qui le quittent sans nostalgie, dans une acceptation stimulante de son caractère éphémère. Il pourrait faire sienne la phrase d'Antoine Vitez : « l'acteur est un poète qui écrit sur le sable ».

*

Cet entretien a été réalisé après les représentations de *Katarakt* de Reinhold Goetz, performance solitaire, et pendant les répétitions d'*Ivanov* de Tchekhov, durant la « construction » du personnage de Chabelski, deux grands spectacles d'Alain Françon au Théâtre de la Colline. Mais Jean-Paul Roussillon a dû mettre la barre encore un peu plus haut dans *Avis aux intéressés*. Il incarne un ouvrier à la retraite, père d'un fils quadragénaire dépendant de lui comme un petit enfant, affronté à l'imminence de la mort. Du retour à la maison, avec ses résultats d'examen, le diagnostic du cancer et le pronostic d'une évolution rapide, on rendez-vous d'hospitalisation souhaitée pour sa fin de vie, il découvre son isolement radical, l'impossibilité d'organiser la survie de son fils ou sa disparition, le lien indestructible entre eux. Dans l'épreuve, il rompt le silence imposé par l'empêchement de tout dialogue, tente d'entrer en communication avec celui qui ne peut articuler que « Pa » ou pleurer.

*

Avec *Avis aux intéressés* Daniel Keene se rapproche, plus de *Woyzeck* que du « théâtre du quotidien ». Comme Kroczyk ou Wenzel, il fait bien entendre des êtres dépossédés du langage. Mais comme Büchler, il ne leur prête pas la banalité des échanges journaliers ; il fait surgir de l'urgence et de la nécessité une parole essentielle, vite retombe dans le

silence. Comme lui, il accorde à des anonymes, des démunis, un statut de personnages tragiques face à l'énigme de l'existence. « Prononcer les paroles les plus fortes possible avec le moins de mots possible » (2), c'est une constante dans l'écriture de cet auteur australien, servi par les traductions de Séverine Magnin, mieux reçu ici que dans son pays. En particulier le Théâtre de la Commune, sous la direction de Didier Bezace, avait déjà en 2000 coproduit sa première pièce créée en France, montée par Jacques Niecht : *Silence complice*. Il l'accueille en résidence et présentera *Paradise*, un texte inédit commandé par Laurent Laffargue qui le met en scène (3).

Didier Bezace a donc choisi Jean-Paul Roussillon comme protagoniste d'*Avis aux intéressés* face à Gilles Privat. Il le fait apparaître, tassé sur une chaise de cuisine, une enveloppe de radiographies à la main, vêtu d'un veston et d'une chemise polo avachis, lancé dans l'amorce difficile d'un monologue adressé au fils en coulisses. Il n'y a pourtant rien là de naturaliste, pas plus que dans l'écriture de Keene ou dans l'interprétation des acteurs. Table et chaises, surmontées d'un lampadaire d'éclairage public, sont adossées à un long mur noir, dont les déplacements entre chaque séquence, occultés par les mouvements frémissants d'un rideau de scène et la musique laponnante de Tully Lasry, structurent l'espace et suggèrent, à l'aide de quelques objets et quelques sons, divers lieux : jardin, quai de gare, arrêt d'autobus (scénographie de Jean Haas). Parfois le grand (Gilles Privat) et le petit (Jean-Paul Roussillon), tel un couple beckettien, longent seulement cette paroi, en une brève scène muette. Tous deux réalisent cette performance de susciter la plus grande émotion sans jamais rien céder quant à la sobriété et à la tenue de leur jeu.

Dans le très beau spectacle de Julie Brochen, *Oncle Vanja*, Jean-Paul Roussillon tenait le rôle du professeur qui, venant s'installer dans le domaine familial avec sa jeune épouse, bouleverse le rythme de la vie à la campagne et déclenche une crise existentielle chez les principaux personnages. Mais à ses yeux « pour l'interprète... les choses se finissent, elles sont faites pour finir. D'autres interprétations viendront... et c'est tant mieux ! ». Cette année 2004, centième anniversaire de la mort de Tchekhov, c'est au tour du grand Roland Bertin, lui aussi sociétaire honoraire du Français, de jouer le

professeur Sérébriakov, dans une mise en scène aussi réussie que différente d'Yves Beaumesne. Un écart d'environ une décennie entre chaque personnage permet de représenter dans la pièce les divers âges de la vie, de même une superbe distribution réunit différentes générations et familles d'acteurs : d'Evelyne Istria (la mère) et Claire Wauthion (la nourrice), représentantes de la filiation vitézienne, à Servane Ducorps (la jeune Sonia) encore élève au Conservatoire, en passant par Hervé Pierre (*Oncle Vanja*), Laurent Poitronaux (le docteur Astrov), Nathalie Richard (Hélène, l'épouse du professeur).

*

« C'est drôle et cela serre le cœur » : telle était l'impression d'un critique dès le premier recueil publié par Tchekhov. Yves Beaumesne a choisi de jouer de cette contradiction, exploitant pleinement les virtualités ambivalentes du texte. Peut-être celles-ci se manifestent-elles le mieux à travers la magistrale interprétation d'Hervé Pierre. Dans le parcours de Vanja, placé sous le signe de l'échec par la double tentative de tuer le professeur à coups de revolver, cette acmé de la crise est préfigurée par la multiplication d'actes manqués, de chutes favorisées ou non par l'ivresse, de manipulations ratées des grands draps blancs constitutifs du décor (scénographie de Damien Caille-Perrut et Marion Legrand), qui confine au burlesque. Mais elle est aussi précédée du pathétique d'une danse chaplinesque, avec le bouquet de roses devenu inutile, de l'hébétéude d'une présence absente après la révélation du baiser entre Hélène et Astrov, suivie de la concentration d'un retour à l'activité quotidienne, celle d'un Tchekhov continuant lui aussi sans illusions à planter des arbres, à aider des bibliothèques, à fonder des écoles. |

1. *Oultracène*, n°3, mai 2004 ; n°4, juin 2004, revue du Théâtre national de Strasbourg.

2. Daniel Keene, *Avis aux intéressés*, Éditions Théâtrales/Théâtre de la Commune, 2004.

3. *Paradise*, créé à La Courtoise de La Rochelle le 4 octobre 2004, sera présenté au Théâtre de la Commune du 5 novembre au 16 décembre. D'autres pièces de Daniel Keene sont jouées en France cet automne, en particulier *Ce qui demeure*, mis en scène par Maurice Bénichou à la Maison des Médias (Paris 11^e) jusqu'au 9 octobre et du 27 octobre au 4 novembre.